

JEAN-YVES LEANDRI

LORSQUE
LA FRANCE
ÉTAIT LÀ-BAS

Adieu Justine !

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521714

Dépôt légal : novembre 2025

J'ai écrit ces pages à l'attention de Roman, mon adorable petit-fils, afin qu'il sache ce que fut la vie de ses aïeux dont il peut être fier, tout comme je suis fier de lui.

Je dédie mon récit à :

*Justine Rasoahajamanga,
notre exceptionnelle et fidèle « ramatoa » qui gérait
notre maison à Tananarive et fut également mon efficace
alliée et soutien, alors que j'étais adolescent. Elle faisait
partie de la famille.*

*Au 1re classe Zaramil,
toujours attentionné et animé d'une joie de vivre inépuisable,
modèle de bienveillance.*

*À Diato Ziguinchor,
mon ami géant de Zinder, dont j'ai eu conscience avec
quel soin il a veillé sur l'enfant libre que j'étais.*

*À Boukounou Bakayoko,
si dévoué, toujours disponible et de bonne humeur, lui
aussi gardien de notre sécurité.*

*À tous ces tirailleurs sénégalais
qui ont été mes premiers copains lorsque j'étais enfant
à Marrakech.*

Nous les aimions et ils nous aimaien.

Avant-propos

Lorsque nous l'avions à la maison, chaque soir, une fois au lit, mon petit-fils me demandait de lui raconter une histoire avant d'éteindre la lumière. Je lui ai donc déroulé tous les classiques de l'enfance du *Petit chaperon rouge* au *Chat botté*, en passant par *Le petit Poucet* et *Barbe bleue*.

Une fois ce répertoire épuisé, je me suis souvenu des histoires auvergnates de mon grand-père qui se contaient naguère au coin du feu, de génération en génération.

Je suis ensuite passé à mes souvenirs de lecture de la collection Rouge et Or que je dévorais jusqu'à l'âge de 15 ans et dont j'ai conservé tous les exemplaires.

Enfin, recherchant de quoi satisfaire sa demande d'histoires inédites, je me suis résolu à lui narrer ce que j'avais vécu dans ma prime jeunesse et mon adolescence en Afrique, à Madagascar et épisodiquement en France.

Et j'ai eu la surprise de voir mon petit-fils se passionner pour ces épisodes du réel dont j'ai pu être acteur ou témoin jusqu'à l'année de mes 18 ans où j'ai vu, hélas, se déliter ce que nos aïeux avaient fondé, au prix de leur vie pour certains d'entre eux.

Parfois, il m'interrogeait : « Papy, comment était-ce lorsque la France était là-bas ? Parle-moi encore de Diato et de Justine. ».

J'ai écrit ce livre pour mon petit-fils, qui pourra ainsi revivre ces instants passés à son chevet. Mais aussi afin que ne se perde pas dans l'oubli ce que ma famille et moi avons été, ce que fut notre quotidien dans cette France d'outre-mer aujourd'hui disparue.

Ces souvenirs personnels, je les partage avec vous, pour témoigner, pour la jeunesse d'aujourd'hui qui ignore ce que fut notre histoire tant la désinformation vise à conditionner les esprits et à travestir la réalité des faits.

JYL

Chapitre 1

Quand tout a commencé

J'ai ouvert les yeux pour la première fois le 6 décembre 1943 à Philippeville (département de Constantine) dans un appartement de l'immeuble sis au 18 rue Passérieu. Rue ainsi nommée en hommage à Octave Passérieu, l'un des premiers maires de cette ville édifiée en 1839, qui y avait fait installer le tout à l'égout dans les années 20. C'est ainsi que son nom éclipsa celui de Théodore Réguis, premier personnage à avoir été honoré par cette illustre rue.

Comme tous les nouveaux-nés, je n'ai rien vu ni su de ce jour-là, mais on me l'a raconté maintes fois.

Je l'ignorais à l'époque, mais je venais d'arriver dans une famille chaleureuse où se côtoyaient des personnalités affirmées, animées de caractères hauts en couleur. Au fil des années qui suivirent, j'allais les découvrir et les aimer.

J'ignorais également à ce moment que j'étais né pied-noir dans cette Algérie française qui avait moins de dix-neuf ans à vivre. Mais ceci est une autre histoire.

Pied-noir ? Plusieurs hypothèses se disputent l'origine de ce surnom. La plus probable viendrait de ces soldats de l'armée du général Bugeaud qui, démobilisés, avaient la possibilité de se voir confier un lopin de terre à cultiver dans un coin d'Algérie. Selon Bugeaud, ils devenaient des soldats-laboureurs conformément à sa devise *Ense et Aratro*, « par l'épée et par la charrue ». Les nouveaux fermiers conservaient de

leur paquetage militaire une paire de brodequins noirs qu'ils entretenaient avec soin ; les Arabes, les voyant ainsi chaussés, les surnommèrent « pieds-noirs ».

La famille qui m'accueillait ce jour-là était celle de ma mère, qui avait une sœur aînée, Simone, et trois frères : Pierre, Georges et Yves. Ce dernier à peine âgé de sept ans sera pour moi une sorte de grand frère avec lequel j'aurais l'occasion de partager quelques moments mémorables. Georges, 11 ans, et Pierre, 16 ans, conserveront le statut d'oncles. Quant à Simone, elle sera une marraine attentive, aimante et aidante, mais aussi une alliée sûre à qui il me sera possible de me confier.

Ma grand-mère, que tout le monde appelait Mamy, était une grand-mère idéale qui débordait de bonté, de bienveillance et de générosité. Plus tard, je découvris qu'elle était une femme de bien qui consacrait beaucoup de son temps à aider les malheureux. Elle avait été infirmière à la Croix Rouge au cours de la Première Guerre mondiale, sans doute avait-elle exercé là sa propension à se dévouer pour autrui. Issue d'une famille espagnole originaire de Calpé, ville de la Costa Blanca, émigrée à Oran à la fin du XIXe siècle, elle avait hérité de sa mère anglaise le sens des convenances et s'imposait de toujours se maintenir dans une attitude digne, la tête haute.

Mon grand-père était un personnage de roman. De souche auvergnate, une légende familiale le disait de noblesse d'extraction, il avait quitté son village natal, Molompize, pour s'engager dans les chasseurs d'Afrique. Affecté dans le Sud algérien, il est tombé amoureux de ce pays pour lequel il se dévouera au point qu'il en fit le sien. La Grande Guerre le conduira à suivre son capitaine dans la Légion étrangère, à monter trois fois au front de Verdun où il sera blessé en 1917.

Muté à Sidi Bel Abbes, le berceau de la Légion, il lui sera demandé d'approvisionner le 1er REI en chevaux. C'est ainsi que, se présentant chez mon arrière-grand-père, patron

d'une auberge et éleveur de chevaux, il rencontrera celle qui deviendra ma grand-mère.

Mais, en ce jour de Saint-Nicolas, une personne d'une extrême importance était présente. Ma mère, bien sûr, celle qui m'a donné la vie et qui la marquera par la prodigalité de son amour et la qualité de l'éducation qu'elle me dispense-ra, souvent seule puisque mon père, officier d'active, sera souvent éloigné de sa famille.

Ma mère était à peine âgée de 21 ans le jour de ma naissance. Ce fut une chance pour moi d'avoir une maman aussi jeune qui me diffusera son dynamisme, son agilité d'esprit et son goût pour la littérature. Jeune femme d'un naturel allègre, elle avait voulu se rendre utile dans cette période de guerre et avait entrepris des études d'infirmière. C'est ainsi qu'elle rencontra celui qui allait devenir mon père.

Mon père était âgé de 19 ans lorsque la France a déclaré la guerre à l'Allemagne. Il était alors en classe préparatoire de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, année surnommée « corniche » par les futurs élèves officiers. Avec la fulgurance de l'offensive allemande et la fermeture de l'école de Saint-Cyr, mon père se retrouva mobilisé au grade de sergent. Il lui fut assigné la mission d'aller en train récupérer des chevaux rescapés du front. Ce qu'il fit après maintes péripéties. Puis, il fut affecté à Fréjus dans un régiment de la 6e demi-brigade de chasseurs alpins appartenant à cette « Armée d'armis-tice » négociée par le général Weygand après le 22 juin 1940.

À Fréjus, les chasseurs alpins apprennent l'héroïque résistance de leurs neuf camarades qui, retranchés dans la case-mate du pont Saint-Louis, ont résisté à plusieurs centaines de soldats italiens, leur interdisant l'accès à Menton. Cet acte héroïque des alpins du jeune sous-lieutenant Charles Gros fait rêver ces soldats français de l'armée d'armistice, tenue de défendre sa neutralité vis-à-vis des Alliés et des forces de l'Axe.

Refusant de demeurer inactif, mon père demande sa mutation en Algérie. En effet, il se dit entre gradés que le général Noguès, commandant en chef des forces françaises d'Afrique du Nord, a clairement fait connaître son intention de poursuivre le combat.

C'est ainsi que, fin 1941, mon père et Christian, son jeune frère âgé de 19 ans, ont rejoint Philippeville...

DES PÂTISSERIES ORIENTALES ONT SCELLÉ MON DESTIN...

Jean, mon futur père, et son frère Christian sont affectés au 15e régiment de Tirailleurs sénégalais, stationné à Philippeville et commandé par le colonel Morlière.

Jean est sergent et doit prendre rapidement ses fonctions. Christian doit faire ses classes et dispose de temps en temps de permissions de sortie. C'est au cours de l'une d'elles qu'il tombe sous le charme fatal de pâtisseries orientales qui le conduiront à l'hôpital où Michèle, ma future mère, officie en qualité d'infirmière et prendra en charge ce patient imprudent, mais tellement sympathique.

Christian hospitalisé, son grand frère, lui rend visite et rencontre Michèle à son chevet. J'imagine que lorsque le regard de ce beau ténébreux a croisé celui, lumineux, de cette belle brune élancée, une alchimie foudroyante s'est produite. Quoi qu'il advînt, mon sort était scellé. Ces deux jeunes gens allaient devenir mes parents.

Christian qui, sans doute, n'avait pas été insensible à la personnalité de celle qui deviendrait ma mère, dira plus tard à son grand frère : « Tu m'as volé mon infirmière ! ».

Pendant ce temps, la guerre s'intensifiait et le 15e RTS, qui fut l'un des premiers régiments français à reprendre le combat, prenait ses dispositions pour les batailles à venir.